

LA VIE D'UN BRAVE

Le Gustave dit « Tatave »

Quelle ville, quel village de France, ne possède pas son monument aux morts, au fronton duquel est inscrit en lettres majuscules, le nom de tous ceux qui ont donné leurs vies pour que d'autres puissent vivre en paix. Quelle ville, quel village de France n'a pas payé le lourd tribut sur ce que l'on a appelé la *der des ders*. Combien sont partis, quittant femmes et enfants, persuadés qu'ils ne feraient qu'une seule bouchée de ces *teutons* qui avaient osé violer le sol de la Mère Patrie. Deux générations de sacrifiés par la folie des hommes. D'autres heureusement sont revenus marqués à jamais par cette barbarie qui a fait plus d'un million et demi de morts du côté français.

Le Gustave, tel était son prénom, mais tout le monde l'appelait familièrement Tatave, était l'un d'eux, vétéran du front et figure emblématique du village. Né en 1894, il avait fondé une famille vivant paisiblement au milieu des siens, avant d'être appelé, comme beaucoup d'autres de sa génération, dès la déclaration de la guerre. Il était parti, la fleur au fusil, communiant dans une liesse communicative de patriotisme, persuadé qu'en quelques mois on aurait vite fait de renvoyer chez eux *ces bouffeurs de choucroute*.

Et pourtant, enrôlé dans l'armée en qualité de sapeur sans doute en raison de sa petite taille, il avait été chargé avec sa section, durant quatre longues années, de préparer le terrain en vue des attaques sur les différents théâtres d'opérations : Les Eparges, la Tranchée-de-la-Soif, le Chemin-des-Dames ou la prise du fort de Vaux. Le plus angoissant était sans nul doute le creusement de galeries souterraines en direction des lignes ennemies afin d'y déposer des mines qui, à chaque explosion, faisaient des dizaines de morts. Bruits sourds se répercutant dans les boyaux, tant du côté français que du côté allemand ; course effrénée à coups de pioches et de pelles pour parvenir en premier en position. L'angoisse chevillée au corps, avec comme seul lot la poussière, la sueur, dans des galeries mal étayées qui risquaient d'ensevelir à tout jamais les sapeurs. Cruelle boucherie dont subsistent encore d'énormes entonnoirs dans lesquels une pauvre végétation peine à masquer ces endroits

maudits devenus à présent lieux de recueillement et devoir de mémoire. Comment comprendre la souffrance endurée par ces hommes confrontés tous les jours aux durs combats. Le copain de chambrée qui tombe devant soi, fauché par une rafale de mitrailleuse, la peur, la soif, la boue, le froid qui paralysait les membres couverts de vermine, l'angoisse du coup de sifflet annonçant l'attaque sous le fracas des bombes qui fauchaient sans distinction de race, ni de couleur de peau des milliers de combattants. Ma France, terre ensanglantée qui n'a pas encore totalement rendu ces héros ensevelis sous des tonnes de terre projetées par les canons de 105 ou *la Grosse Bertha*, tu méritais bien que l'on célèbre le centenaire de la victoire de Verdun, dans une Europe réconciliée

L'armistice signée mit fin à la guerre la plus sanglante qu'avait connue jusque-là notre pays. La population exsangue avait soif de cette liberté retrouvée et tentait de cicatriser les plaies béantes laissées par cette tragédie, mais c'était sans compter sur la folie d'un homme, car vingt ans plus tard, des bruits de bottes se faisaient entendre de nouveau de l'autre côté de la frontière. Pourquoi, lorsque l'on se croit fort, faut-il écraser le plus faible, si ce n'est par orgueil et désir de conquête du pouvoir. Depuis toujours, notre histoire a été marquée par ce besoin de domination, besoin qui occasionne inmanquablement de lourdes pertes et des drames horribles parmi la population.

Le Tatave avait repris tant bien que mal sa place au sein du village, moitié gazé, moitié alcoolique après ces années de combat. Ses actions héroïques, reconnues par tous, lui avaient valu de nombreuses décorations : Croix de guerre avec palmes, médaille militaire. Il eut en outre la fierté de recevoir, en 1965, des mains du président des anciens combattants de Toul, la Légion d'Honneur, lors d'une importante cérémonie où nombres d'officiels étaient présents.

De son visage pétillant et malicieux se dégageait un sentiment de bonté. Ses fines lèvres étaient plus particulièrement dessinées par une moustache poivre et sel, roussie par endroits en

raison d'un mégot de cigarette immuablement coincé au coin de la bouche. Ancien employé de la SNCF, il gardait en permanence une casquette rivée sur sa tête laissant apparaître une abondante chevelure blanche. Ses bons et loyaux services rendus à la nation avaient incité la municipalité à lui confier diverses activités, à commencer par celle de garde champêtre. Cependant, il fallut bien vite renoncer à la mission car celle-ci occasionnait plus de déboires que de satisfactions, le maire devant souvent se poser en médiateur entre le Tatave et les personnes auxquelles étaient incriminés de petits méfaits ou délits pas toujours justifiés.

Volontaire de la subdivision des sapeurs-pompier, il cessa sa fonction atteint par la limite d'âge. Une de ses grandes récompenses fut d'être nommé par ses pairs, pompier d'honneur, en témoignage de ses nombreuses années passées au sein de sa section. Le commandant de corps, accompagné du premier magistrat de la commune, après l'avoir décoré, lui passa une bouteille de champagne autour du cou attachée avec un ruban tricolore. Loin de s'en offusquer le récipiendaire écrasa une larme tout en serrant les mains des membres du conseil municipal et de ses compagnons du devoir. Car il faut bien le dire, le Tatave passait plus de temps au comptoir du bistrot de Mme Cohy qu'auprès de son épouse, *la Fernande*. Un vrai dragon que cette robuste femme à la voix gutturale et au langage châtié qui visiblement *portait la culotte* au sein du couple. D'ailleurs, elle n'hésitait pas à faire irruption dans le café, déclenchant des scènes tragi-comiques. Le brave homme regagnait alors le domicile conjugal en titubant pour avoir trop abusé de la chopine, sous les bourrades de sa compagne et les quolibets des badauds.

Tambour afficheur, le brave homme avait reçu pour mission de diffuser auprès de la population toutes les informations émanant de la mairie. Equipé d'un gros tambour qui lui battait les genoux, les baguettes fixées à une courroie en cuir lui enserrant les épaules, il allait crânement accomplir son service, se postant aux endroits stratégiques du village. Sur place, un roulement de tambour qui aurait fait rougir un grognard de la garde napoléonienne faisait sortir les habitants sur le pas de la porte ou tout simplement passer la tête par la fenêtre de la chambre de devant. Se raclant la gorge, il lançait en préambule l'inévitable « *avis à la population* » suivi d'une toute autre formule

« *signé le Maire* » après avoir énuméré la longue litanie des décisions prises par le premier magistrat et son conseil municipal. Un nouveau roulement de tambour annonçait la fin de l'annonce. Les uns disaient : « *Qu'est-ce qu'il a dit ?* » Les autres de répondre « *On n'a rien compris !* ». Cependant, il n'était nullement question de lui faire déclamer à nouveau son texte, les habitants n'ayant pour seule solution que de se rendre au tableau d'affichage de la mairie. Bons princes cependant, ceux-ci n'hésitaient pas à l'inviter pour boire un verre, surtout en période estivale quand le soleil chauffait dur. La gorge toujours sèche et surtout bien en pente, notre homme ne savait refuser. Il lui était difficile de ne pas céder à son péché mignon de sorte qu'à la fin du service, la lecture des annonces devenait de plus en plus incompréhensible et le tambour plus lourd à porter l'entraînant dans une valse de pas qui prenait toute la largeur de la route. La jeunesse toujours à l'affût l'investissait copieusement sans respect pour son âge et surtout pour toutes les galères vécues sur le front.

La place de la mairie rythmait la vie du village. C'est en ce lieu que se déroulaient toutes les manifestations tant festives que patriotiques. Avec l'arrivée des premiers frimas, se profilait la date du 11 novembre qui, par la signature de l'armistice, mit fin à la guerre de 14-18. Toute la population avait à cœur de fêter, comme il se doit, ce jour glorieux et rendre hommage à tous ceux qui avaient laissé leur vie sur les différents champs de batailles.

Au son du glas, le conseil municipal au complet, les membres des anciens combattants et les habitants qui avaient souhaité faire partie du cortège, quittaient en silence la mairie pour se rendre, drapeau en tête, à l'église afin d'assister à l'office des morts. Dans la nef, la représentation d'une tombe faite de mousse et de lierre était surmontée d'une croix de bois au sommet de laquelle était posé un casque de poilu. Chacun prenait place dans les bancs, le conseil municipal au premier rang, alors que le Tatave se tenait sur la gauche de la tombe factice, comme pour mieux la recouvrir de son drapeau tricolore. Le célébrant, chasuble noire sur les épaules, entouré de ses servants de messe entonnait le *De Profundis* que reprenait à haute voix toute l'assistance. De cette célébration se dégageait un sentiment étrange mêlé de respect, de reconnaissance et de chaleur communicative.

L'office terminé, le cortège se reformait pour se rendre au pied du monument aux morts dressé sur la place de la mairie. Les enfants des écoles, sous la houlette des instituteurs se plaçaient sur deux rangs, face au monument et entonnaient d'un cœur unanime *La Marseillaise*. Puis venait le discours enflammé du premier magistrat de la commune rappelant le courage, les souffrances endurées tout au long des ces quatre années de conflit ainsi que les mérites de tous ceux qui avaient combattu pour que nous puissions vivre à nouveau en paix. Venait ensuite l'appel des 33 morts dont les noms figurent sur le monument tandis que les enfants déclamaient tous en cœur «*Mort pour la France*».

Le Tatave, décorations pendantes, se tenait très digne tout au long de cette longue litanie, drapeau au salut. Pour lui, les douloureux souvenirs remontaient

à la surface tandis que de grosses larmes, qu'il tentait d'essuyer avec ses gants blancs, coulaient sur ses joues et allaient se perdre sur un pardessus noir trop grand pour lui.

Ainsi, l'homme meurtri redevenait ce qu'il était vraiment, un homme ayant tellement souffert que sa pudeur lui recommandait de tout garder pour lui. Comment ceux qui n'avaient pas connu ces déluges de fer, de feu et de sang, pouvaient-ils comprendre ? A cet instant précis, ce n'était plus le Tatave, ce personnage chahuté et parfois ridiculisé mais Monsieur Gustave...F, un héros parmi tant d'autres qui, par miracle, avait échappé au destin de la mort, forçant le respect et l'admiration de toute la population reconnaissante.

Pierre BOUCHOT



Tatave lors de sa nomination en qualité de pompier d'honneur



Le Tatave avec les membres du conseil municipal et ses compagnons du devoir

